

Terre-Neuve sur la démission de son prédécesseur, au lieu de Proc. Gl. à l'Isle du Man, comme on l'avait dit d'abord.

SUISSE.

—Un supplément du *Nouvelliste Vaudois* du 19 mai annonce que la guerre civile a éclaté dans le Valais. Les habitants du Haut-Valais se sont emparés de Sion; ceux du Bas-Valais se sont levés en masse. Chacun des deux partis a quelques pièces de canon. Une collision est imminente.

D'après des nouvelles de Lausanne en date du 22 mai, la lutte entre le Haut et le Bas-Valais est momentanément terminée, par suite de la dispersion complète des milices du Bas. Le 21 mai, dans la matinée, la colonne du Bas-Valais, en faisant sa retraite sur Saint-Maurice, a été attaquée au défilé de Trient. La mêlée a été assez longue; il y a eu une trentaine de tués, parmi lesquels MM. de Nudé, de Werra et Garçon, dont les cadavres ont été, dit-on, horriblement mutilés; 400 hommes du Bas-Valais ont réussi à traverser l'eau à gué sous un feu très-vif; le reste, au nombre d'environ 200 hommes, a rebroussé chemin à Martigny, et là s'est dispersé de tous les côtés.

Il y a long-temps qu'une sourde agitation règne dans le Valais: c'est le résultat de ces conflits d'idées qui jouent un rôle fréquent dans l'histoire passée et présente de la Confédération helvétique. Cependant, depuis le 1er mai dernier, cette agitation avait pris un caractère assez inquiétant pour que le grand conseil de Sion, dont la majorité appartient aux Haut-Valaisiens, crût devoir demander une intervention fédérale au vœux qu'il a accueillis.

ÉTATS-UNIS.

Débordement du Mississipi.—Dangers présents et futurs dont il menace la Louisiane.—La ville de St.-Louis.—Son avenir.

Saint-Louis (Missouri), 24 mai 1844.

Je viens, Monsieur, de descendre la vallée de l'Ohio, depuis Pittsburg jusqu'à la petite ville de Cairo, située au confluent de l'Ohio et du Mississipi, et de remonter cette dernière rivière jusqu'à St.-Louis. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux était d'une étrangeté vraiment saisissante. Ce n'a été qu'une longue scène de dévastations, mais variée à l'infini et horriblement pittoresque. Vous savez que les pluies, qui viennent de tomber pendant presque une quinzaine dans l'ouest, ont fait déborder toutes les rivières de cette contrée dont les canaux multipliés aboutissent à deux grands lits, celui de l'Ohio et celui du Mississipi. Les débordements ont atteint une hauteur qui était sans précédent, excepté peut-être dans l'année 1785, où le Mississipi s'est élevé à 30 pieds au-dessus de son niveau ordinaire, si l'on en croit les vieillards de cette époque. L'étendue des terres inondées, le nombre des cabanes de défricheurs (*log cabins*) envahies, celui des animaux engloutis sont incalculables. Depuis Cairo jusqu'à Saint-Louis, on ne voit que fermes abandonnées, qu'animaux errants au milieu de prairies qui sont devenues des lacs; et qui ne leur offrent plus de pâture. Les cochons, les bœufs, les vaches, les chevaux, cherchent leur vie à la nage, absolument comme les canards, les seuls hôtes des fermes qui s'accrochent assez bien de cet état de choses. Le Mississipi est effrayant; son cours, de rapide qu'il était, est devenu torrentueux; et, deux fois, le steamboat qui nous portait a été à la force du courant, deux fois il a reculé au lieu d'avancer. Les cadavres des forêts entières flottent, les bras et les cheveux pendants, au milieu de cet abîme; les steamboats sont à chaque instant, obligés d'arrêter leur marche, pour ne pas heurter trop rudement contre ces géants déracinés. A Saint-Louis, tout le quai, appelé *Levee*, est inondé. Des maisons sont abandonnées, car l'eau a atteint leur second étage. Les steamboats ne communiquent avec les trottoirs, demeurés libres, qu'à l'aide de longues planches ajoutées les unes au bout des autres. En face de Saint-Louis, de l'autre côté de la rivière, la petite ville Illinois-town a tous ses habitants réfugiés dans les greniers. On va les visiter en bateau. Au-dessus de Saint-Louis, c'est encore pire; les plaines sont plus basses, et, par conséquent, plus envahies. Au lieu de suivre les sinuosités du Mississipi, les steamboats courent tout droit à travers les champs, et quelques-uns s'amarrent à la cheminée d'une cabane, au sommet d'un arbre. On n'a eu à déplorer la perte que de quelques personnes noyées dans ce déluge mississipien, et, depuis hier, la population a constaté, avec satisfaction, un commencement de baisse, qui fait espérer une prochaine délivrance. Mais les dégâts n'en seront pas moins immenses, surtout dans la partie basse de la vallée du Mississipi. Les plantations de coton et de sucre de la Louisiane doivent avoir horriblement souffert. On n'est même point ici sans quelques craintes sur le sort de la Nouvelle-Orléans. Elle est, comme vous le savez, sur un terrain plus bas que le niveau du fleuve, contre les invasions duquel elle n'est garantie que par une levée, ou digue en terre, fort peu rassurante. La Nouvelle-Orléans, cette fois encore, probablement, en sera quitte pour la peur. Mais ses habitants, et ceux de la Louisiane entière, reçoivent un grand et utile enseignement de ce qui vient de se passer. On ne peut, en effet, que prévoir dans l'avenir quelque catastrophe terrible pour ce riche et beau pays, s'il n'entreprend pas de lutter sérieusement et infatigablement contre les dangers dont il est menacé. Ces dangers croîtront de jour en jour. Le niveau de presque toutes les rivières tend à s'élever par suite des dépôts qui se forment au fond de leur lit. On peut citer, par exemple, le Pô en Italie, qui, après avoir été jadis au niveau, si ce n'est au-dessus des terres riveraines, est aujourd'hui de trente pieds plus élevé en certaines endroits, où les villes existantes sont protégées par des digues de cette hauteur. Le Mississipi, étant un des fleuves les plus bourbeux qui existent, doit, plus que tout autre, obéir à cette loi d'exhaussement insensible, mais incessant.

Ce n'est pas tout. Jadis le surplus de ses eaux s'épandait, en temps voulu, sur des tuesites d'une longueur de six ou sept cents lieues; ces tuesites, ouvertes par la nature dans les déserts du haut de la vallée assuraient le salut des terres d'en bas. Mais aujourd'hui et chaque jour de plus en plus, les déserts se peuplent, les forêts se défrichent, les tuesites s'assainissent, les marais se dessèchent, et le travail, qui sert de préface à ces travaux, c'est l'élevation d'une digue qui protège le défricheur contre l'invasion des eaux. Petit à petit donc, le fleuve s'encaisse, il s'emprisonne, et plus il sera encaissé, plus son niveau s'exhaussera, plus on s'en garantira dans le haut de la vallée, plus on en sera menacé dans le bas. Voilà le péril logique, certain, que doivent prévoir et conjurer les Louisianais. Un des premiers moyens de salut à employer serait de débayer le cours, aujourd'hui presque arrêté, de l'Atchafalaya, petite rivière, qui communique avec l'Océan et qui servirait de décharge au Mississipi. Mais les habitants de la Nouvelle-Orléans craignent qu'en désobstruant cette rivière le Mississipi tout entier n'en prenne le cours et que leur ville ne se trouve à sec. Voilà pourquoi on a rien fait pour l'Atchafalaya. Il faudra tôt ou tard, je le crois, revenir de ce sentiment médiéval de crainte et d'égoïsme, et transiger avec le bayou pour ne pas être englouti par le fleuve.

Du reste, monsieur, cette vallée du Mississipi fait chaque jour des pas de géant vers ses gigantesques destinées. C'est là qu'est aujourd'hui le centre de l'émigration, le mouvement d'expansion de la société américaine. Ce mouvement tend incessamment vers l'Ouest, le *far west*, comme on dit en ce pays. Cincinnati et Louisville sont dépassés par ce flux envahissant; ces deux cités ont cessé d'être un but, et leur population les quitte pour aller plus loin, comme elle avait quitté Philadelphie et Baltimore pour aller à elles. Aussi, tandis que toutes ces villes sont ou stationnaires ou décroissantes, celle de Saint-Louis suit une marche ascendante des plus marquées. Tout y est en progrès. Les étrangers y arrivent par masses, et fixent leurs pénates au nombre de 7 à 8 mille par année; les maisons s'y construisent comme par enchantement, le port offre à l'air une quantité de steamboats égale à celle de la Nouvelle-Orléans, et à côté de cette vie active les tades de Louisville et de Cincinnati semblent tout à fait mortes. Saint-Louis est appelé à devenir une grande cité! C'est aujourd'hui la porte d'un monde encore désert, destinée à devenir un jour le centre d'un monde civilisé! New-York au Nord, la Nouvelle-Orléans au Sud et St.-Louis à l'Ouest, formeront la base triangulaire de ce vaste empire baigné d'un côté par l'Atlantique et de l'autre par l'Océan Pacifique.

La population de Saint-Louis est aujourd'hui de 35 à 40 mille âmes. On y compte seize mille catholiques, tant Français qu'Irlandais Américains. Le développement que le catholicisme a pris dans l'Ouest est une chose remarquable. En jetant les bases de son empire dans ces contrées vierges et de si grandes destinées, le catholicisme a fait un acte de prévision admirable. Son avenir se trouve ainsi lié désormais avec celui de l'Ouest; il grandira avec lui, et l'influence de la religion romaine ne sera que dessiner de plus en plus profondément les différences de nature et de caractère national qui existent entre ces contrées et le reste de l'Union. A Cincinnati, à Louisville, à Saint-Louis, les catholiques ont une majorité relative sur les autres sectes. On en compte 2,000 à Louisville. Aussi, dans ces diverses localités, la nouvelle des incendies des églises catholiques de Philadelphie a produit une indignation profonde. Une tentative de ce genre n'aurait eu par ici, je vous l'assure, aucun succès pour ses auteurs. F. G.

LA PIÈCE D'OR.

I

Quelques années après la révolution de juillet, un jeune homme de vingt ans M. Jean Bernard, sortait vers les quatre heures du ministère de l'intérieur où il était employé. C'était un garçon sans soucis, faisant sa besogne tellement qu'il était et très exact à aller manger au coin du feu et du mois. Du reste bon, généreux, le cœur sur la main, une âme droite; un de ces jeunes gens rares que la nature a pétris sans mêler à leur argile le venin de l'égoïsme, ni les rucs dangereux de l'ambition et de la cupidité. Bernard était un de ces hommes qui ne sont pas faits pour faire fortune, à moins qu'une sœur bien faisante et inoccupée ne s'amuse à se couler sur eux les perles et les diamants. M. Bernard était loin d'être laid, mais il n'était remarquable non plus ni par l'élégance de sa tournure ni par la beauté de sa figure: il avait le visage gai, l'air franc et ouvert, l'œil spirituel, et avec ces avantages il se passait de beauté.

Le jour dont nous parlons il était plus heureux qu'un roi; il venait de toucher ses émoluments et une gratification de cent francs que le caissier du ministère lui avait payée en or.

—Etes-vous bien sûr, avait-il demandé au caissier, en recevant ces cinq napoléons, êtes-vous bien sûr que cette gratification est pour moi, Jean Bernard? —Très-sûr, monsieur.

—M. le ministre est bien aimable, dit-il en empochant son or.

Mais cette amabilité du ministre, d'où venait-elle? D'une erreur, sans doute. Quoiqu'il en fût, Bernard se promit d'aller le soir à l'Opéra; et tout en faisant sonner ses espèces dans sa poche, il s'acheminait vers la rue du Bac. Quand il fut parvenu à peu près à la hauteur de la rue de Lille, il vit au coin d'une borne une espèce de fantôme courbé en deux, vêtu de haillons, la tête couverte d'un vieux chapeau auquel pendait un voile jadis vert, et qui avançait vers lui une main gantée du plus vieux et du plus sale